

PAUL MANGION

SOUVENIRS

ISBN : 979-10-227-1016-9

© PAUL MANGION

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

AVANT-PROPOS

Il m'est souvent arrivé, au cours de réunions familiales, de raconter des anecdotes de mon passé.

Parfois, mes enfants m'écoutaient, l'air intéressé, mais très souvent l'un d'eux ou quelqu'un de l'assistance lançait, au beau milieu de ma péroration, un mot qui relançait la conversation sur un tout autre sujet, m'obligeant à ravalier la fin de mon histoire.

Etait-ce dû à ma voix blanche ou au peu d'intérêt que l'on me portait ? Je ne sais mais, pour cette raison, et aussi pour ne pas me sentir, en vieillissant, devenir un radoteur invétéré qui raconte inlassablement ses campagnes en ennuyant les plus jeunes peu sensibles à ce genre de récits, j'avais décidé de ne plus parler de mon passé et encore moins de l'écrire.

Or, à ma grande surprise, depuis quelques mois, mes enfants me demandent avec insistance, l'un après l'autre...se sont-ils donné le mot ? (c'est probable) d'écrire mes "mémoires"...Je suis très étonné mais surtout amusé par ce grand mot.

Je n'ai, en effet, pas le talent de la comtesse de Ségur qui a écrit des « mémoires..... » Pour les enfants ; j'ai encore moins l'audace comme de Gaulle d'écrire des « mémoires de guerre » très critiques pour les autres et trop « précises » pour lui-même afin de laisser à la postérité une grande image de sa personne.

Non, mais pour satisfaire la curiosité des miens, et, bien que, comme l'a dit Paul Emile Victor : « parler de son passé c'est être vieux ».

Je veux bien noter sur le papier quelques « Eclats de ma vie ».

C'est à dire ce qui reste dans ma mémoire seule, sans journal intime, sans notes personnelles, (à l'exception d'une vieille carte de l'époque) au risque de les émailler d'inexactitudes ou de fautes de chronologie.

MON ENFANCE

LE PLUS ANCIEN SOUVENIR



Faubourg St Jean

J'étais à l'âge de la maternelle.

Ma mère tenait un petit commerce au faubourg St Jean à Constantine.

Elle était modiste; elle formait et vendait des chapeaux de femmes, mon père était :

"Facteur aux écritures aux chemins de fer".

Notre appartement était séparé du magasin par un couloir donnant sur la rue. Je me revois, le matin encore à moitié endormi, perché sur ma chaise haute d'enfant dans un coin de la petite cuisine devant un énorme bol de café au lait.

L'institutrice, ma maîtresse, (*C'était Mlle Vergne*) habitait en face de chez nous et le matin elle avait coutume de frapper au carreau de la cuisine pour m'accompagner à l'école qui se trouvait à environ 200 mètres de là, près de la place de la pyramide où s'élevait la gendarmerie.

Un jour que j'étais en retard, elle était partie sans moi et ma mère avait dû m'accompagner, mais qu'elle angoisse en rentrant dans la classe ! « Je serai sûrement grondé très fort ».

Devant tous mes petits camarades déjà assis à leur table, (*oui, à cette époque, on était assis à un pupitre à la maternelle !*) l'institutrice, avec un air sévère, m'a fait, du doigt, un petit signe d'avancer jusqu'à elle, assise à son bureau perché sur l'estrade,

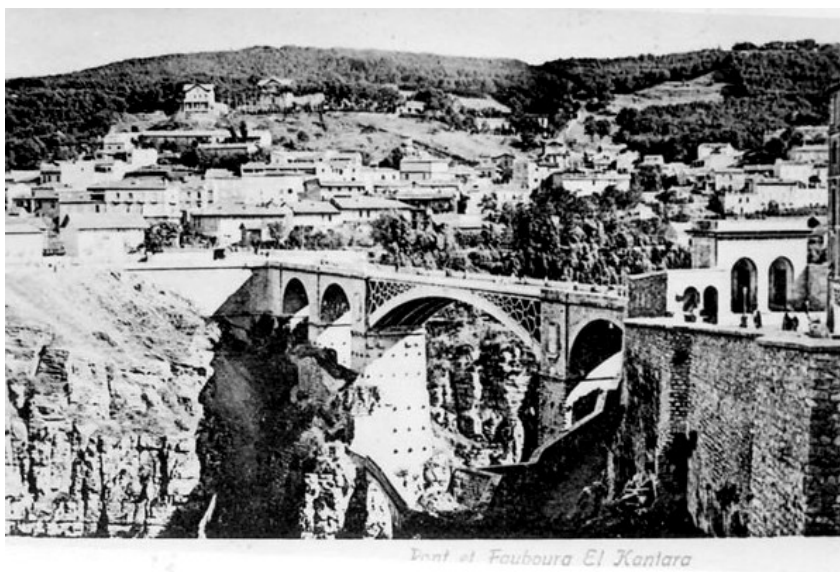
et là, ce doigt menaçant qui m'avait inquiété si fort s'est mis à tapoter doucement la joue de ma maîtresse pour me signifier que la punition était ...une bise.

Alors avec un gros soupir de soulagement et un grand sourire j'ai rejoint ma place sans demander mon reste.



Sur la partie gauche de la route et à hauteur de la 3eme voiture rangée le long du trottoir, mes parents possédaient une boutique de modiste (mise en forme et vente de chapeaux de femmes). C'est pourquoi j'étais très souvent confié à mes grands-parents maternels pendant de longues périodes.

Au fond de la rue, on aperçoit la gendarmerie sur la place de la pyramide.



AU FAUBOURG D'EL KANTARA

Lorsque j'ai été en âge d'aller à l'école primaire, j'ai dû vivre chez mes grands-parents maternels, 2 Rue Berthelot au faubourg d'El Kantara où d'ailleurs je suis né.

Mon grand-père était ébéniste aux CFA (chemins de fer algériens de l'Etat). Ma grand-mère était repasseuse. Leur appartement était curieusement agencé. L'immeuble comprenait 2 étages ; Au rez-de chaussée de l'immeuble se trouvait un café (*chez Fifis*), tenu par la famille Gaudin ; au premier étage mes grands-parents avaient 2 pièces : une grande cuisine où se trouvait le lit de mon grand-père ! et une salle à manger qui s'ouvrait sur un balcon donnant sur la rue.

Au 2° étage ils avaient trois chambres dont deux donnaient sur la rue Berthelot. Il n'y avait pratiquement pas de chauffage.

Mon grand-père avait fabriqué un poêle à la sciure qu'il ramenait de son travail.

On s'éclairait à la lampe à pétrole. La cuisine se faisait au charbon de bois sur un « potager ». Il n'y avait qu'un point d'eau et un cabinet à la turc à l'étage pour tous les locataires.

Une sorte de galerie extérieure par étage desservait tous les appartements. Les 2 galeries surplombaient une grande cour centrale au niveau du sol, dans laquelle s'ouvrait le local de répétition de l'harmonie municipale de Constantine (*chef Malignon*). Ce local donnait également sur une ruelle étroite qui passait derrière la maison : la rue Roclincourt.

Mon grand-père partait tôt le matin. Je couchais souvent avec lui.

Pour faire chauffer son café, il avait imaginé un petit dispositif astucieux :

Il avait confectionné en gros fil de fer un support qu'il avait disposé au-dessus du verre de la lampe à pétrole ; le soir il y plaçait une petite casserole contenant son café. Sitôt réveillé, il allumait la lampe et tandis qu'il s'habillait, son café chauffait....

Du balcon, on pouvait voir, de l'autre côté de la rue, la ligne de chemin de fer à vapeur Constantine-Philippeville juste avant un tunnel dont on apercevait l'entrée à droite et sur la gauche un passage à niveau très fréquenté situé dans le prolongement du pont d'El Kantara.

Au-delà de la voie ferrée on avait une vue de trois quart du pont d'El Kantara puis plus à droite une partie des gorges du Rhummel et au loin l'inquiétant et célèbre pont suspendu avec à son extrémité gauche un pin parasol caractéristique, bref la carte postale symbole de Constantine.

Je ne m'ennuyais pas devant un spectacle aussi varié.



Cette vue a sûrement été prise du balcon de chez mes grands parents. C'est la vue que l'on avait en regardant à droite. On voit en haut, à droite l'école de garçons toute proche.

Mais ce qui me plaisait le plus, c'était de descendre dans la cour, les soirs de répétition de l'harmonie municipale et d'y assister sur le pas du portail grand ouvert.

A cette époque, je me demandais comment le coup de baguette dans l'air, même violent, de M. Malignon pouvait déclencher un coup de cymbale ; Il faut préciser que d'où je me trouvais, je ne voyais pas le batteur. J'amusais beaucoup les musiciens en gesticulant à l'imitation du chef.

Sous le même toit que mes grands-parents vivaient mes deux tantes : Julia, ma marraine et Lucienne.

Julia était rarement là.

Mon grand-oncle Jules, le frère de mon grand-père maternel, était propriétaire d'un des plus grands et luxueux hôtels de Constantine : le Grand Hôtel.

Il faisait le coin entre la place de la brèche et l'artère principale de la ville, la rue Nationale (devenue plus tard Rue Clémenceau).



La photo montre une belle vue du grand hôtel (au centre de la photo) propriété du frère de mon grand père maternel et géré par son fils, mon parrain Lucien Girier. Au premier plan, la place de la brèche et sur la gauche l'esplanade baptisée plus tard Général Leclerc qui n'est autre que la dalle de couverture du grand marché situé en dessous.

Mon oncle possédait aussi une pâtisserie qui communiquait par l'intérieur avec l'hôtel.

Ma marraine tenait habituellement la pâtisserie et couchait le plus souvent à l'hôtel. Les jours de congé je l'accompagnais parfois.

J'assistais à la fabrication des gâteaux et j'étais autorisé à en manger autant qu'il me plaisait. Mais, aussi curieux que cela

puisse paraître, je n'étais pas tenté et je préférais me faufiler à l'hôtel à l'étage au-dessus pour courir à la cuisine.

Le chef (*Félicien*) me voyant arriver de loin, (il y avait un grand couloir pour arriver à la cuisine) préparait un grand cornet de frites (aujourd'hui des chips) et après m'avoir fait signe du doigt de l'embrasser, me donnait ce que j'attendais.

Je dois avouer que cette bise sur la grosse face rebondie, rougeaude et ruisselante de sueur ne me plaisait guère, mais le jeu en valait la chandelle.

Mes grands-parents paternels tenaient une petite épicerie située à 300 mètres de la rue Berthelot au pied des escaliers descendant du plateau du Mansourah.

Le seul souvenir que je conserve de mon grand-père est la vision d'un homme âgé qui damait, à longueur de journées le trottoir situé en face de l'épicerie.

Ceci m'intriguait beaucoup.

Plus tard j'ai su que, fort et solide, il voulait entretenir sa musculature sur ses vieux jours.

Ma grand-mère tenait l'épicerie. Les denrées étaient conservées en vrac dans des sacs de jute disposés côte à côte dans le petit local de vente.

Pour servir, elle commençait par mettre un gros papier gris grossier dans un des plateaux de laiton de la balance puis elle y plaçait la denrée qu'elle avait « piochée » dans un sac avec une pelle de fer et, avec une dextérité qui m'a toujours surpris, elle confectionnait une sorte de chausson en repliant le papier autour de la marchandise.

Le prix était ensuite calculé à la main en fonction du poids.

Après la mort de mon grand-père, ma grand-mère est venue habiter dans le même immeuble que mes grands-parents maternels au 2^o étage où elle disposait de deux pièces : Une cuisine salle à manger et une chambre. J'allais parfois prendre le repas du soir et passer la nuit avec ma grand-mère Mangion.

Elle me faisait invariablement pour dîner un gâteau au sucre qui n'était autre qu'une crêpe à la farine très épaisse qu'elle sucrant abondamment au sortir de la poêle.

Je couchais dans le même lit qu'elle. Ce lit était très haut et extrêmement souple avec un édredon énorme.

22 CONSTANTINE - Le Quartier El Kantara



L'immeuble situé immédiatement à gauche du gros arbre en boule noir du premier plan est l'immeuble de ma naissance.

Au premier étage, 2 pièces en enfilade donnaient sur une porte fenêtre avec balcon (la plus proche de l'arbre en boule). C'était la salle à manger et la cuisine de mes grands parents Girier.

Au dessus (fenêtre volets fermés) vivait ma grand-mère Mangion. Sur le même étage à l'extrême gauche la fenêtre (volets fermés) de la chambre où je suis né ; les 2 dernières fenêtres de l'étage éclairaient les chambres de mes grands parents maternels.



Les écoles d'EL KANTARA, de la gauche à la droite : l'école normale d'instituteurs, l'école de filles(Pasteur), l'école de garçons(Michelet).

L'ECOLE PRIMAIRE

J'étais chez mes grands-parents pour aller à l'école. Trois écoles se trouvaient dans une rue très en pente qui montait vers l'ancien cimetière juif : il y avait, en partant du bas d'abord l'école Michelet ou école de garçons (à cette époque les classes n'étaient jamais mixtes), ensuite l'école Pasteur ou école des filles et enfin l'école normale d'instituteurs.

Je conserve d'excellents souvenirs de cette école et de mes maîtres.

J'ai eu successivement M. Diffre un peu cossard, M. Gallo beaucoup plus énergique et même sévère et enfin M. Naz sérieux travailleur et juste. . Tous trois étaient d'excellents pédagogues.